

(p. 24). Il n'y a rien là de singulier : tout le monde est de cet avis. La première période commence à l'origine des peuples et finit au premier déluge (ibid.). Qu'y a-t-il encore là de nouveau ? Nous rayons l'épithète de premier qui, chez Varron, tenait à l'ignorance des choses, et nous ne sommes pas en peine de savoir si la première période a ou n'a pas toujours duré. Du reste, tout va bien, et il ne peut y avoir deux avis.

La seconde commence au premier déluge et finit à la première olympiade, et ce temps est appelé mythique. Sur cela, nous sommes encore d'accord ; nous pensons que toute la différence entre la première et la seconde période, c'est que sur la première on ne sait rien, et que sur la seconde on ne sait que des riens. Tous nos sages docteurs assurent, d'une commune voix, qu'avant le huitième siècle qui précède notre ère l'histoire est à peu près muette.

Il est inutile de parler de la troisième période, qui est la même pour tout le monde ; mais je ne puis m'empêcher de vous demander que fait Varron dans cette affaire ? Suivant lui, dites-vous (ibid., p. 24) le premier déluge eut lieu à peu près 2288 ans avant J. C., et, suivant vous aussi, dans le livre cité plus haut, Varron le place environ 2370 ans avant la même époque. Mais, suivant le texte hébreu, le déluge eut lieu 2348 ans avant J. C. ; et les calculs chinois donnent 2297 ans, suivant votre ancien ouvrage, et 2288 suivant le nouveau. *Polyhistor* (N. B. Alexandre) est d'accord avec ces autorités ; et quand on songe ensuite que les annales de toutes les nations déposent en faveur de Moïse, et attes-

comte, ce n'est rien du tout. Une chronologie sans faits est précisément une géographie sans terre.

Une autre réflexion non moins essentielle, c'est celle qui se présente à l'esprit en lisant le texte de Strabon, que vous citez à la page 44. Qu'il y ait eu, dans une antiquité très-reculée, en Égypte comme ailleurs, et plus qu'ailleurs, peut-être, des hommes initiés à des connaissances du premier ordre, c'est ce que je suis fort éloigné de nier. Mais je crois encore plus certain que ces connaissances ont dû s'effacer graduellement ; qu'à l'époque de Cambyse surtout elles reçurent un coup mortel, et que, sous les Lagides, les prêtres n'étaient et ne pouvaient être que de misérables charlatans. Il serait possible peut-être de découvrir à cet égard une loi générale ; mais je ne veux pas entamer cette question.

J'aime mieux vous dire encore deux mots sur les pasteurs. Dans les mémoires de l'Académie de Calcutta (sir Will. Jones's works, supplém., t. II, in-4°, p. 545) vous trouverez un mémoire extrêmement intéressant de M. Francis Wilfort sur l'Égypte et sur le Nil ; vous y verrez, comme dans d'autres endroits encore de ces Mémoires, les preuves des anciennes relations entre les Indiens et les Égyptiens. On y établit longuement que les pasteurs conquérants de l'Égypte étaient *Indous* ; que, dans la langue sanscrite, *palli* signifie pasteur ; que les différents établissements de ces pallis se nommèrent *Pallist'han* ; d'où les Grecs ont fait *Palaistine* ; que l'histoire de cette invasion est contée avec toutes ses circonstances dans un *Purana* ; que les quatre Puranas avaient été portés en Égypte (*ibid.*, p. 509), etc.

« tiendront au grand nombre, et qu'une religion forte
« et fortement protégée ne sera pas capable de prévenir
« les factions, il se formera un orgueil effréné et tout-
« puissant qui ne voudra plus se contenter de la se-
« conde place. On le verra heurter la noblesse de
« toutes ses forces, pour s'emparer de la première, qui
« est, et doit être dans tous les pays, la place de la
« noblesse : celle-ci résistera, et dans le conflit le trône
« tombera. »

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

L'armée, dans ces sortes de cas, est un vain fantôme qui ne donne aucune sûreté au souverain. L'infortuné Louis XVI en fit la triste expérience. Mécontent de sa noblesse, qu'il trouvait, non sans motifs peut-être, immorale, médiocre et peu affectionnée, il se jeta systématiquement dans les bras *du tiers*, il y perdit la couronne et la vie (1).

Souvent sans doute il dit dans son cœur : « Que m'importe ? je n'ai pas besoin de nobles ; » ou bien : « J'en aurai d'autres. » Il se trompa cruellement. Ce bon prince ne savait pas qu'il n'y a rien de pire que la foule, et que dans le cœur du noble le plus corrompu il reste toujours quelques étincelles mal éteintes d'honneur, de loyauté et d'affection, qui ne lui permettent presque jamais de se porter aux derniers excès.

(1) Ce fait est fort bien exposé dans le livre intitulé *De l'Art de rendre les révolutions utiles.*

